

Autocritique/autofiction

Zara Zadar and Ioana Georgescu

Volume 46, Number 188, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zadar, Z. & Georgescu, I. (2002). Autocritique/autofiction. *Vie des Arts*, 46(188), 22–23.

Autocritique/autofiction

Zara Zadar & Ioana Georgescu

DEPUIS QUELQUE TEMPS, ON PARLE
 BEAUCOUP D'AUTOFICTION, EN LITTÉRATURE.
 UN GENRE À LA MODE, QUE SURTOUT
 LES FEMMES SE SONT APPROPRIÉES.
 CES FEMMES S'EXPOSENT SUR LA PLACE
 PUBLIQUE D'ABORD À TRAVERS L'ÉCRITURE,
 ENSUITE À TRAVERS L'IMAGE. DANS UN
 PREMIER TEMPS, CE QU'ON LIT N'EST
 QU'UNE IMAGE QU'ELLES VEULENT DONNER
 À VOIR. ELLES FABRIQUENT ET CONTRÔLENT
 TEMPORAIREMENT UNE IMAGE QUE SEULE
 LA MACHINE MÉDIATIQUE VA POUSSER DANS
 LES EXTRÊMES DES PLUS PERVERS,
 DÉMESURÉS ET INCONTRÔLABLES. PENSEZ
 À CHRISTINE ANGOT. DEPUIS SON CAS,
 LA MANIE DE PARLER D'AUTOFICTION
 SE PROPAGE DE PLUS EN PLUS VERS -
 ET À TRAVERS - D'AUTRES FORMES.



Double Agent, Toronto 1995

Ceci m'a fait penser aux régimes totalitaires; à leur manière efficace de revisiter un genre historiquement établi sous le nom de l'autobiographie. Ce sont peut-être eux les vrais précurseurs du terme « autofiction ». Durant les années de gloire du communisme pur et dur des années '50 à '70, par exemple, c'est à travers une forme détournée de confession que l'autofiction se pratiquait déjà, et ce, de façon intensive. Tous ceux qui ont vécu là-bas ou ici (faisant partie de groupes politiques inspirés par les autres) connaissent la douce terreur de *l'autocritique*. Mais cet exercice obligatoire d'aveux n'était-il pas à l'origine même d'une fiction, ou de ce qu'on appelle aujourd'hui « autofiction »? En racontant ses pratiques de vie, on inventait ou pas une identité pour en défendre une autre, parfois trop dangereuse. On se créait une double image, superposée, qui pouvait coïncider ou non avec la « vérité », en étant à la hauteur des attentes de l'autorité. Par mesure de survie, on devait se regarder dans le miroir, le nôtre et celui, déformé, d'un autre. On déplaçait notre vie entre les lignes de cette grille, prison textuelle, cadre et porte de sortie. Il était une fois à l'Est. Au Sud. Au Nord. À l'Ouest, aussi.

Voici donc un dossier qui s'inspire de ces deux modèles, littéraire et politique. Les participants se regardent dans un miroir et racontent ce qu'ils voient ou ce qu'ils veulent donner à voir de leur intimité, ici créatrice et théorique. Dossier-limite, entre le projet d'artiste et le projet de critique. Les deux à la fois. L'un en miroir de l'autre. L'un glissant dans l'autre. En arrière-plan: l'idée de déplacement. À partir de positions, d'identités, de sites d'action et de réflexions mobiles, quatre femmes aux « personnalités multiples » interviennent: Marina Grzinic, Valérie Lamontagne, Catherine Mavrikakis et Ioana Georgescu. Simultanément ou pas,

chacune est – ou a été – active en tant qu'artiste, critique, théoricienne, commissaire, organisatrice, journaliste et même professeure d'université...

Il s'agit d'un jeu sur le double et le dédoublement (création/critique). Les dénominateurs communs et les stratégies clés sont: le détournement, la réversibilité théorie/pratique et les échanges entre fiction-réalité-virtualité. L'invitation lancée aux auteures de ce dossier est la suivante: participer à un processus auto-réflexif et créatif sur les conséquences et sur l'impact de la mobilité et de la multiplicité dans leur travail. En procédant ainsi, elles opèrent, au fond, un travail de critique plus complexe et plus riche que celui du rapport habituel. Elles peuvent parler d'action, de dissémination, de réflexion en se référant à leurs œuvres théoriques ou pratiques, soit en créant une nouvelle.

Un jour, j'ai écouté **Catherine Mavrikakis** à la librairie Gallimard. Elle était invitée en tant qu'auteure du roman *Deuils Cannibales* où tous les personnages s'appellent Hervé, Hervé G., et s'emboîtent sous l'emblème d'Hervé Guibert. Même la photo de l'auteure est signée par Hervé G. ... En glissant d'un lieu à l'autre, la critique parlait de la romancière, de la professeure universitaire, de la femme. Elle parlait de tout ça, en parlant de son roman qui, à son tour, parlait de toutes. J'avais aimé la fluidité de son passage aisé à travers des lieux et des miroirs multiples, lors d'un acte à la fois critique/théorique et créatif. Je crois que c'est là que l'idée de ce dossier est née dans mon inconscient. Ma volonté était de décloisonner la définition du critique. Je voulais arriver à rendre visible et lisible la traversée des genres qui se miroitent, qui se commentent, qui se complètent ou se confrontent, se racontant à un « je » qui devient « elle » et vice versa. C'est sous un masque mortuaire



photo : Alexandra Paquin/concept : IG

qu'elle se présente ici, de nouveau en écrivain et critique. Elle installe son autoportrait dans la galerie des autres artistes et écrivains, qui, comme elle, ont joué avec la mort.

En 1990, un mois avant que la guerre en Yougoslavie ne fasse ses premiers ravages, j'étais à Dubrovnik. En ouvrant une mauvaise porte dans un colloque ennuyeux, je suis entrée dans une salle obscure illuminée par l'écran. Cindy Sherman parlait-elle vraiment slovène? C'est ainsi que j'ai rencontré **Marina Grzanic**. J'ai déjà raconté cet épisode (voir l'article «L'est, la reconstruction et l'état artistique» dans PARACHUTE #81). Depuis, j'ai observé activement son travail prolifique. J'ai découvert une femme-machine, une fusée spatiale de la philosophie et des arts médiatiques dont l'ascension ne cesse de progresser. Sa production est supersonique et sa présence sur la scène internationale, remarquable. Du ICC de Tokyo au MOMA de New York, elle se déplace avec de plus en plus de livres, d'installations, de vidéos. Avec les événements, les expositions ou les colloques qu'elle organise, elle nous oblige à prendre le

Concorde et des vitamines pour tenir le pas. Philosophe, artiste médiatique, commissaire, Marina travaille de façon engagée sur la question du corps, des nouvelles technologies et des médias à partir d'un espace qu'elle essaye de repenser: celui de l'autre Europe. L'Europe jadis cachée par un double mur (Berlin et le Rideau de Fer) est aujourd'hui entourée par un autre, plus raffiné et plus pervers: le Rideau Schengen... Et son texte nous donne quelques repères pour une visite virtuelle dans la tête de cette Europe, avec un détour par-dessus deux tours jumelles. Il était aussi une fois en Amérique.

Valérie Lamontagne était parmi les spectateurs d'une conférence d'Art Pool chez Articule. C'est à ce moment précis que Istvan Kantor et quelques collaborateurs, dont Zilon et moi-même, font irruption dans la salle où, paisiblement, les deux artistes hongrois montraient des diapos. C'est lors de ce *Hold-Up* que Valérie et moi nous sommes, je crois, rencontrés. Encore une fois, dans le noir. Je l'ai ensuite croisée,

toujours souriante: argent vif. Sa présence s'est fait sentir en texte (elle écrit dans des revues), en chair et en os (car c'est une performeuse) ou virtuellement sur le web. Mobile, comme son regard et son corps, elle organise, transporte, montre, détourne. Rendez-vous sur www.mobilegaze.com. Je voulais cette énergie pétillante. Je lui ai suggéré un projet de photo-roman. Elle a répondu par une bande dessinée et s'est mise en scène comme sirène du futur bleu.

Ioana Georgescu, je l'ai croisée dans le miroir d'un train qui mène vers la Mer Noire. Je lui ai demandé: qui est la plus belle? Le miroir était plein de poussière, on voyait mal. Ça ne sentait pas très bon. Un jour, beaucoup plus tard, elle m'a fait lire son autoportrait sur fond rouge. Ça sentait le Rush, ce parfum enfermé dans le carré d'un monument rouge en plastique. Elle m'a montré aussi des vidéos et des photos. Elle m'a dit qu'elle avait construit un Mastaba, un monument de la mémoire rouge, rouge comme le sang et le drapeau. Elle m'a raconté pourquoi elle avait tiré sur ces étranges cibles. Elle m'a dit: je me souviens. Elle, c'est moi. Dans la nouvelle «Alter ego», je me souviens de Ghera, disparue en 1997. Quand on m'a demandé tout récemment d'être la reine du Rideau de Fer, j'ai dit oui. Moi, c'est elle.

Dossier sur le passage. Entre la vie et la mort, entre deux temps, entre deux mondes et langues. Matérialiser un geste, l'inscrire dans le temps, le condamner à mort par la mise en cadre. Aussi le condamner à la vie, car ces textes, ces images, ces actions pourront peut-être entrer dans la tête et dans le corps d'un autre qui, à son tour, donnera naissance. En pensant au futur turquoise de la sirène de Valérie et au passé rouge de Ghera, nous sommes déjà dans le sarcophage de l'art avec Cindy, Robert, Hervé et Catherine. En regardant avec Marina les tours de New York, on sait qu'on assiste avec perplexité à la plus grande prouesse vidéographique. Qu'il faut visiter l'Europe de l'Est, la comprendre, pour pouvoir saisir l'autre, la grande. Qu'il faut porter des manteaux Zara doublés pour survivre aux hivers de Montréal. Que le sang c'est du rouge et le rouge c'est du sang. □